



HAL
open science

Salomon et la “ petite étincelle ”

Luigi-Alberto Sanchi

► **To cite this version:**

Luigi-Alberto Sanchi. Salomon et la “ petite étincelle ”. Bibliothèque d’Humanisme et Renaissance, 2025, 87 (2), pp.281-292. <hal-05510260>

HAL Id: hal-05510260

<https://hal.science/hal-05510260v1>

Submitted on 13 Feb 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

ARTICLE

Auteur : Luigi-Alberto SANCHI

Titre : Salomon et la « petite étincelle » : Guillaume Budé, lecteur de la *Sagesse*

Revue : *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 87, 2025, p. 281-292

SALOMON ET LA « PETITE ETINCELLE » :
GUILLAUME BUDÉ LECTEUR DE LA SAGESSE

« *Ce livre rempli d'un savoir admirable et caché* »

Sans doute l'écrit le plus tardif de l'Ancien Testament chrétien, le *Livre de la Sagesse*, ou *Sagesse de Salomon* (Σοφία Σαλωμῶνος dans la Septante, *Liber Sapientiae Salomonis* selon la Vulgate) fut écrit en grec dans des milieux juifs d'Alexandrie à l'aube de notre ère. S'il figure parmi les apocryphes et est écarté du canon biblique chez les Réformés, il est en revanche accepté comme deutérocanonique par les Églises orthodoxe et catholique. Dans cet écrit, la notion de Sagesse divine qu'il illustre, traduction de la *hokhma* judaïque d'ascendance orientale, peut également être analysée comme une réception hébraïque de la science gréco-hellénistique. En raison de la proximité des derniers chapitres avec la *Vie de Moïse* de Philon, on a songé à attribuer cet écrit au philosophe platonisant d'Alexandrie, à tort¹.

Au xvi^e siècle, en France, le *Livre de la Sagesse* n'a pas manqué d'inspirer, entre autres, un éminent helléniste comme Guillaume Budé, grand admirateur du roi Salomon, en qui il voyait la parfaite synthèse non seulement de philosophie et de piété, mais aussi de sagesse (ou, mieux, *sapience*) et prospérité. Symbole idéal pour un humaniste chrétien mais non ecclésiastique, désireux de faire progresser son pays – un royaume – dans la voie de la science moderne, fondée sur l'étude philologique de l'Antiquité entière, classique et tardive, païenne et chrétienne. Salomon et sa pensée, ses paroles, celles que lui attribuaient la *Sagesse*, les *Proverbes* et d'autres écrits bibliques, étaient donc aux yeux de Budé la meilleure clé pour justifier l'humanisme auprès des théologiens parisiens comme auprès des milieux de la cour et du roi lui-même, notamment François I^{er}, sensible aux propositions culturelles de ce savant français qui ne craignait pas la comparaison avec le meilleur de l'érudition italienne².

¹ Je tiens à remercier chaleureusement Max Engammare ainsi qu'un lecteur anonyme pour leur attention et leurs précieuses suggestions, n'étant moi-même un spécialiste ni de la Bible en général, ni des problèmes textuels de la Septante. Sur la Septante, le lecteur francophone consultera l'introduction de Marguerite Harl, Gilles Dorival et Olivier Munnich, *La Bible grecque des Septante. Du judaïsme hellénistique au christianisme ancien*, Paris, Cerf / Cnrs, 1988 ; un commode éclairage historique et littéraire sur la littérature de « sagesse » dans Olivier Millet et Philippe de Robert, *Précis de culture biblique*, Paris, PUF, 2017, p. 148-157, avec renvois bibliographiques ; sur le *Livre de la Sagesse* en particulier, voir les éditions commentées de Ceslas Larcher, *Le Livre de la Sagesse, ou La Sagesse de Salomon*, Paris, J. Gabalda, 3 vol., 1983-1985, et de Giuseppe Scarpata, *Libro della Sapienza*, Brescia, Paideia, 3 vol., 1989-1999 ; voir aussi le t. 43 de l'*Anchor Bible : The Wisdom of Solomon*, éd. David Winston, New York, Doubleday, 1979. Pour le texte grec, voir *Septuaginta. Vetus Testamentum graecum auctoritate Societatis litterarum Göttingensis editum*, t. XII/1, *Sapientia Salomonis*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1962, ainsi que l'*editio minor* d'Alfred Rahlfs, *Septuaginta, id est Vetus Testamentum graece iuxta LXX interpretes*, Stuttgart / Athènes, Deutsche Bibelgesellschaft / Ἑλληνική Βιβλική Ἐταιρία, [1935] 1979. Sur la question des « apocryphes » de l'Ancien Testament telle qu'elle se posa à la Renaissance chez les Réformés, voir la récente étude de Max Engammare, « Calvin et les livres apocryphes, à l'épreuve de *Judith* (Lefèvre 1530 / Olivétan 1535 / Calvin 1546), *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 86, 2024, p. 233-253.

² Sur Guillaume Budé, voir Romain Menini, Luigi-Alberto Sanchi, *L'Antiquité selon Guillaume Budé. À l'école d'un humaniste érudit*, Paris, Les Belles Lettres, 2025 ; Christine Bénévent, R. Menini, L.-A. Sanchi (dir.), *Les Noces de Philologie et de Guillaume Budé. Un humaniste et son œuvre à la Renaissance* (actes coll. de Paris, 2018), Paris, École des Chartes, 2021 (voir ici, p. 72-85, pour la présence de Salomon dans un écrit adressé en 1519 au jeune roi François). Ces deux ouvrages récents donnent la bibliographie antérieure, au sein de laquelle reste encore aujourd'hui utile la monographie de Louis Delaruelle, *Guillaume Budé. Les origines, les débuts, les idées maîtresses* [1907], réimpr. Genève, Slatkine, 2012.

Parmi de nombreuses évocations admiratives de la leçon politique, religieuse et morale de ce grand roi biblique, voici comment Budé présente Salomon, puis le *Livre de la Sagesse* dans les pages finales de son chef-d'œuvre sur l'économie antique, *L'As et ses fractions (De Asse et partibus eius libri V)*, sans rechigner à une comparaison irrévérencieuse avec Tirésias, le devin bisexué de la légende thébaine :

À propos de ce fait, constaté et avoué parmi les sages [à savoir le décalage, chez les dignitaires français, entre leurs honneurs les plus hauts et la pire misère intellectuelle et spirituelle], je citerai néanmoins l'auteur le plus inventif de tous les écrivains et le plus fin appréciateur des choses humaines. En effet, de même qu'autrefois on regarda Tirésias le Thébain – dont il est dit qu'il revêtait tour à tour l'un et l'autre sexe – comme le meilleur juge auprès de qui Jupiter et Junon pussent débattre duquel des deux sexes le plaisir est le plus intense, de même Salomon, dont l'autorité de la sainte Écriture vante à la fois la prospérité et la sagesse, est selon moi le seul qui puisse juger au mieux sur cette question ; nous devrions tous nous ranger à son avis³.

Après avoir ainsi présenté Salomon à ses lecteurs, Budé poursuit avec la *Sagesse*, dont il se plaint toutefois de la piètre traduction attribuée, selon lui à tort, à saint Jérôme :

Dans le livre intitulé *Sagesse de Salomon le sage*, dont l'auteur est incertain selon l'opinion de plusieurs, on le voit disserter en ces termes sur la Sagesse, au chapitre vii [8], si je ne m'abuse : « Je l'ai préférée aux sceptres et aux trônes ; j'ai estimé que les richesses n'étaient rien comparées à elle. » Plus loin [11] : « Mais, avec elle, j'ai reçu tous les biens ; ses mains sont chargées d'une immense opulence – c'est ainsi en effet qu'il faut traduire ce verset, même si l'on y lit le terme *honestas* au lieu d'*opulentia*, comme souvent aussi ailleurs dans ce livre. Plus surprenant, tout ce livre, rempli d'un savoir admirable et caché, a été traduit par un interprète ignare : on voit par-là de combien d'ignominie ont lesté saint Jérôme ceux qui prétendent qu'il est l'auteur de cette version⁴ !

Un peu plus loin, il conclut :

Évoquant à nouveau la Sagesse au chapitre viii [4] du même livre, Salomon affirme : « Car elle initie à la science de Dieu et découvre Ses œuvres », passage que le traducteur traite de manière négligente. Donc, si Salomon, nanti d'une si haute compréhension des choses humaines et divines, a nommé la Sagesse initiatrice à la science de Dieu et exploratrice de Ses œuvres, s'il a proclamé que la possession de la sagesse rend dérisoire l'opulence de rois et qu'en outre, avec la sagesse, tous les biens matériels ont afflué à lui comme pour l'accompagner, combien plus devons-nous préférer à la quête du gain celle des lettres, puisqu'elle peut nous mener à la connaissance de la sagesse⁵ ?

³ *De Asse*, éd. Bâle, Episcopius, 1551, p. 734 : *Cuius rei, inter prudenteis compertæ et confessæ, auctorem tamen laudabo tum scriptorum omnium opiniosissimum, tum rerum humanarum æstimatorem callentissimum. Nam, ut Tiresias olim Thebanus – qui utrumque humanitatis sexum uicissim habuisse traditur – idoneus iudex esse uisus est apud quem Iupiter et Iuno disceptarent utrius sexus maior esset uoluptas, sic Solomon, qui ditissimus idem sapientissimusque fuisse elogii sacri auctoritate creditur, unus est (ut opinor) omnium qui hoc possit rectissime iudicare et in cuius sententiam pedibus omnes ire debeamus.* Sur le *De Asse*, voir l'introduction à G. Budé, *De Asse et partibus eius / L'As et ses parties*, livres I-III, éd. L.-A. Sanchi, Genève, Droz, 2018. L'édition des livres IV-V est en cours d'achèvement.

⁴ *De Asse*, éd. 1551, citée : *At is, in eo libro qui, auctore incerto (ut multi opinantur), inscribitur Sapientis Sapientia Solomonis, ita de sapientia loquens capite (ut opinor) vii inducitur : « Antiquiorem eam sceptris habui ac solio regio et diuitias nihil esse duxi cum ea comparatas. » Et, rursus : « Venere autem mihi bona omnia una cum illa et innumerabilis opulentia in manibus eius » – sic enim uerti debuit ille locus, etiam si « honestas » pro opulentia eo in loco et alibi in eodem libro sæpenumero legatur. Magis mirum est totum eum librum, admirabili ac recondita doctrina plenum, ab ignaro interprete uersum esse : quo apparet quantam ignominiam irrogarint diuo Hieronymo ii qui eam traductionem eius esse asserunt !*

⁵ *Ibid.*, p. 736 : *Solomon, rursus de sapientia loquens capite viii eiusdem libri : Μύστις γάρ ἐστι τῆς τοῦ θεοῦ ἐπιστήμης καὶ εὐρετικῆς τῶν ἔργων αὐτοῦ. Id est : « Initiatrix est enim scientiæ Dei et inuentrix operum eius », qui locus itidem oscitanter ab*

On l'a compris : ce qui fascine Budé dans cet écrit, c'est la manière d'exalter la science et la philosophie, réunies sous le nom de « lettres » dont l'étude doit mener à la sagesse humaine, émanation de cette Sagesse de Dieu ; ce message s'adresse aux puissants – Salomon fut le plus splendide des rois d'Israël – et permet de solliciter leur mécénat en liant libre recherche et prospérité d'une nation.

De fâcheux écarts entre texte grec et Vulgate

Si les éloges de ce roi ancien et de ses paroles sont des marques de la pensée comme de la propagande de Budé, celui-ci y ajoute la critique du texte latin de la Septante, mauvaise version qui brouille la voie d'accès aux secrets du *Livre de la Sagesse*, et ce d'autant plus aisément qu'il nie la paternité de Jérôme : sur cela, l'helléniste parisien s'était déjà exprimé on ne peut plus clairement dans son ouvrage d'érudition précédent, les *Annotations aux Pandectes* (1508), qui comprennent des commentaires philologiques à certains passages de l'Écriture inspirés des *Annotationes* (au Nouveau Testament) de Lorenzo Valla, sorties de l'ombre seulement en 1505, grâce à Érasme⁶. Dans ces pages du *De Asse*, Budé poursuit son discours en proposant quelques exemples des mélectures qu'il impute à ce traducteur anonyme et maladroit : « De l'ignorance du traducteur – pose-t-il –, impossible à excuser surtout en ce moment, avec cette lumière dans les lettres et sous l'actuel pontife [Léon X, pape Médicis], il suffira de donner quelques exemples⁷. »

Une lecture suivie permettra de bien évaluer la pertinence des remarques critiques que propose l'humaniste (points signalés ci-après par les lettres A, B, D, et E) ; nous nous concentrerons ensuite sur l'une d'entre elles – sans doute la plus marquante – située au milieu (point C), parce qu'elle mérite un discours à part.

[A] D'abord, on lit dans ce même chapitre [vii, 18-19] : « Dieu m'a permis de connaître l'alternance des solstices (τροπῶν) et les changements de saisons, les cycles des ans et les positions des étoiles. » Or, voici ce que l'on trouve dans cette édition que les ignorants des lettres grecques s'obstinent à déclarer sacro-sainte, en ce qu'elle a été approuvée par la tradition : « ... les permutations des alternances et les achèvements des temps et les changements de mœurs (*morum mutationes*), les divisions des saisons et le cours des ans et les positions des étoiles. »

Ces paroles ne donnent pas un sens cohérent : qu'a-t-il à faire « l'achèvement des temps » avec « le changement de mœurs » ? Qui ne comprend pas que le traducteur, outre l'absurdité de sa version et la confusion dans les césures, a aussi été piégé par le mot *tropōn*, équivoque car son sens de « solstices » (τροπῶν) ou de « mœurs » (τρόπων) ne dépend que d'un accent différent ? On lit ainsi dans la *Septième Homélie sur le Lévitique* [3 ; 381 Baehr.] d'Origène, que l'on dit traduite par Jérôme : « Alternances des permutations et révolutions des saisons (*conuersiones temporum*), cycles des ans et dispositions des étoiles. »

interprete transactus est. Proinde, si Solomon, omnium rerum humanarum diuinarumque intelligentissimus, sapientiam initiatricem scientiæ Dei operumque eius inuestigatricem appellauit et regiam opulentiam præ sapientiæ possessione aspernabilem esse dixit atque, etiam, cum sapientia omnia bona sibi obuuisse quasi comitatum eius affirmat, quanto magis compendii studium posthabere debemus studio literarum, siquidem hoc studium perducere nos ad intelligentiam sapientiæ potest ?

⁶ Voir R. Menini et L.-A. Sanchi, *L'Antiquité selon Guillaume Budé*, op. cit., p. 81-86 ; L.-A. Sanchi, « Guillaume Budé et la critique érasmiennne du Nouveau Testament en latin », dans Thierry Amalou (dir.), 1516, *Le Nouveau Testament d'Érasme. Regards sur l'Europe des humanistes*, Turnhout, Brepols, 2020, p. 53-60.

⁷ *De Asse*, éd. citée, p. 734 : *Ignorantiæ autem interpretis, omnino hoc tempore, hac literarum claritate, hoc pontifice non ferendæ, unum aut alterum dare specimen satis erit.*

[B] Ensuite, dans la même édition [vii, 20] : « La force des vents et les réflexions des hommes » (*cogitationes hominum*, διαλογισμοὺς ἀνθρώπων) que j’aurais traduit par « entretiens » (*sermocinationes*), c’est-à-dire manières de débattre⁸.

[D] Non moins ridicule, ce point du chapitre xii [5-6] : « Tu as voulu perdre les dévoreurs de sang et les parents auteurs (*auctores*) d’âmes sans défense », où l’on a traduit « auteurs » au lieu d’« assassins », par ignorance de la langue : « Et tu as voulu perdre les assassins (αὐθέντας) d’âmes démunies. » Car le terme αὐθέντης, bien qu’il signifie parfois « auteur », a ici le même sens que « meurtrier » (αὐτόχειρ).

[E] Au même chapitre [18] : « Toi, maître de la vaillance, tu juges avec tranquillité (*cum tranquillitate*) et nous traites avec beaucoup de respect. » Pour être fidèle au texte, il aurait pu traduire ainsi : « Toi, maître de la force, tu juges avec équité (*ex bono et æquo*) et nous gouvernes avec beaucoup d’indulgence. » Qui, en effet, a jamais rendu *epieikeia* par « tranquillité⁹ » ?

Ces quelques remarques, faites en passant, suffisent à étayer notre propos¹⁰.

La variante matérialiste

Après cette série de notes magistrales, qui traitent d’une variété de sujets allant de l’astronomie au droit et prouvent la finesse des connaissances de Budé, il convient de lire l’élément central de ce petit ensemble et le plus important à notre sens, pour plusieurs raisons : d’une part, au bénéfice de nos recherches sur la Renaissance, il permet de cerner la source manuscrite de la Septante utilisée par Budé ; d’autre part, avec une portée beaucoup plus vaste, il amène à prendre en considération une variante du texte grec de la *Sagesse* qui est peut-être plus adéquate que la leçon qui a été depuis longtemps adoptée par les éditeurs de la Septante et qui est très bien attestée dès l’Antiquité (manuscripts en onciale et anciennes versions). Budé écrit :

[C] Comment juger ce passage du chapitre ii [2-3], où l’on critique l’opinion des Épicuriens, selon laquelle l’âme meurt avec le corps – opinion qu’épousa Pline l’Ancien ? « Car nous sommes nés par hasard et, après, nous serons comme non-existants ; parce qu’il y a le souffle d’une fumée dans nos narines et, une fois éteinte la petite (*modica*) étincelle dans le battement de notre cœur, le corps se réduit en cendres. »

Notre traducteur, trébuchant par ignorance ou par la nonchalante incapacité de corriger l’exemplaire qu’il lisait, rendit ce passage de la façon suivante, et c’est ainsi, en lui faisant

⁸ *De Asse*, éd. citée, p. 734-735 : *Primum, in eodem capite ita legitur* : Τροπῶν ἀλλαγὰς καὶ μεταβολὰς καιρῶν, ἐνιαυτῶν κύκλους καὶ ἀστέρων θέσεις. « *Dedit (inquit) mihi Deus ut scirem solstitiorum vicissitudines et mutationes temporum, annorum orbis et stellarum situs.* » *In ea autem editione quam ignari literarum Græcarum sacrosanctam esse contendunt, ut iure recepto comprobata, ita legitur* : « *Vicissitudinum permutationes et consummationes temporum et morum mutationes, diuisiones temporum et anni cursus et stellarum dispositiones.* » *Ex quibus uerbis nullus sensus cohærens elici potest* : *quid enim « morum mutationi » cum « temporum consummatione » ? Quis autem non percipit interpretem, præter absurdam interpretationem et cæsurarum confusionem, etiam æquiuatione deceptum in uerbo tropῶν, quod sola accentus distinctione « solstitiorum » et « morum » significat ? Apud Origenem, VII Homilia in Leuiticum quæ ab Hieronymo uersa esse dicitur, ita legitur* : « *Permutationum vicissitudines et conuersiones temporum, anni circulos et stellarum dispositiones.* » *Sequitur, in eadem editione* : « *Vim uentorum et cogitationes hominum* », διαλογισμοὺς ἀνθρώπων, *quod ego « sermocinationes » uertissem, hoc est disputandi rationes.*

⁹ Tout le début des *Annotations aux Pandectes* de Budé est consacré à l’analyse de l’expression *bonum et æquum*, assimilée à l’ἐπιείκεια d’Aristote. Voir R. Menini et L.-A. Sanchi, *L’Antiquité selon Guillaume Budé*, op. cit., p. 75-79, et L.-A. Sanchi, « Idées et expressions de la justice dans l’œuvre de Guillaume Budé », dans Jean-Marc Joubert, François Ploton-Nicollet (dir.), *Pouvoir, rhétorique et justice*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 231-245.

¹⁰ *De Asse*, éd. citée, p. 735 : *Illud non minus ridiculum capite xii, « Deuoratores sanguinis et auctores parentes animarum inauxiliatarum perdere uoluisti », ubi « auctores » pro « obruncatores » uersum est, ignorantia linguæ* : Καὶ αὐθέντας ψυχῶν ἀδοθητῶν ἐδοιλήθη ἀπολέσαι, « *Et obruncatores animarum destitutarum perdere uoluisti.* » *Hoc enim loco αὐθέντης idem significat quod αὐτόχειρ, licet aliquando « auctorem » significet. Eodem capite* : « *Tu autem, dominator uirtutis, cum tranquillitate iudicas, et cum magna reuerentia disponis nos* », Σύ, δεσπόζων ἰσχύος, ἐν ἐπιεικείᾳ κρίνεις καὶ μετὰ πολλῆς φειδοῦς διοικεῖς ἡμᾶς. *Sic uerti uere potuit* : « *Tu, potentiae imperitans, ex bono et æquo iudicas et cum multa indulgentia regis nos.* » *Quis enim unquam ἐπιείκῃ « tranquillitatem » uertit ? Hæc, obiter adnotata, sufficiunt ad id quod nunc agimus.*

confiance, que lisent les interprètes sacrés : « Parce qu'il y a le souffle d'une fumée dans nos narines et le discours (*sermo*) d'une étincelle pour que notre cœur batte, car le corps sera de la cendre éteinte. » D'évidence, c'est comme si l'auteur du livre avait écrit, non « petite étincelle » (ὀλίγος σπιντήρ), mais « le discours » (ὁ λόγος)¹¹ !

Cette remarque de Budé semble se fonder sur la lecture d'un texte de la Septante qui, au lieu de ὁ λόγος σπιντήρ (leçon que Budé n'a pas lue, mais qu'il déduit de la Vulgate, laquelle porte *sermo*), donne une variante, ὀλίγος σπιντήρ, qui paraît de bon sens, outre qu'elle est grammaticalement justifiée ; en effet, selon le texte de la Vulgate, le *logos*, que l'on peut aussi traduire « la pensée », devient le sujet d'une proposition tout aussi nominale que l'autre, mais où « étincelle » est attribut, et qui est complétée par *ad commouendum cor nostrum*, « pour le battement de notre cœur », qui rend le complément grec ἐν κινήσει καρδίας ἡμῶν, « dans le battement de notre cœur », sémitisme à valeur instrumentale ou, en l'occurrence, finale¹².

Or non seulement la Vulgate, mais toutes les éditions modernes de l'Ancien testament présupposent la variante dont se moque Budé et proposent des traductions en conséquence, où le complément est rendu diversement¹³. Avec le *logos*, le texte est moins anodin que n'est celui lu par Budé : il inclut la notion de « pensée » en l'associant au « cœur », et les commentaires se penchent parfois sur ces paroles, qui témoigneraient alors des conceptions païennes sur l'origine et les modalités matérielles de la pensée¹⁴.

La leçon que Budé défend est en réalité fort rare et n'apparaît que dans des manuscrits en minuscule s'étalant du x^e au xvi^e siècle. L'édition canonique d'Alfred Rahlfs ne la mentionne même pas dans l'apparat ; elle figure cependant dans celui de l'édition la plus complète, celle de Joseph Ziegler¹⁵. Budé a pu la lire dans le ms. BnF, grec 35, que le roi Charles VIII

¹¹ *Ibid.*, p. 735-736 : *Illud quale est, capite II, ubi Epicureorum sententia reprehenditur qui interitum animæ cum corpore asserebant – in qua sententia Plinius Secundus fuit ?* Ὅτι αὐτοσχεδίως ἐγενήθημεν καὶ μετὰ ταῦτα ἐσόμεθα ὡς οὐχ ὑπάρξαντες ὅτι καπνὸς ἢ πνοὴ ἐν ῥίσιν ἡμῶν καὶ ὀλίγος σπιντήρ ἐν κινήσει καρδίας ἡμῶν, οὗ ἀποσβεσθέντος τέφρα ἀποδίσσεται τὸ σῶμα. *Id est* : « *Quia temere geniti sumus et posthac erimus uelut non existentes : quoniam fumus est spiritus in naribus nostris et modica scintilla in motu cordis nostri, qua extincta corpus euadet in cinerem.* » *Interpres noster, uel ignorantia, uel supina emendandi exemplaris inertia lapsus, ita transtulit et, eum secuti, sacri interpretes ita legunt* : « *Quoniam fumus afflatus est in naribus nostris et sermo scintillæ ad commouendum cor nostrum, quia extinctus cinis erit corpus* », *uidelicet quasi non ὀλίγος σπιντήρ, sed ὁ λόγος auctor libri scripsisset !*

¹² Voir *infra* la note 21 sur l'analyse de C. Larcher de ce sémitisme.

¹³ Voir, à titre d'exemple, *La Sainte Bible... de Jérusalem*, Paris, Cerf, 1956, p. 871 (trad. Émile Osty) : « et la pensée [est] une étincelle qui jaillit au battement de notre cœur » ; *The Anchor Bible*, it. 43 cité, p. 111 : « *Our reason is a mere spark within our throbbing heart* » ; Paolo Sacchi (dir.), *La Bibbia dei Settanta*, t. III, *Libri poetici*, éd. Corrado Marrone, Brescia, Morcelliana, 2013, p. 877 : « *e il pensiero è una scintilla nel battito del nostro cuore* » ; *Neue Jerusalem Bibel*, éd. Alfons Deissler, Anton Vögtle, Johannes M. Nützel, Freiburg / Bâle / Vienne, Herder, 1985, p. 922a : « *und das Denken ist ein Funke, der vom Schlag des Herzens entfacht wird* » (« et la pensée est une étincelle qui est allumée par le battement du cœur ») ; Édouard Reuss, *La Bible... traduction nouvelle*, t. VI, *Philosophie religieuse et morale des Hébreux*, Paris, Sandoz et Fischbacher, 1878, p. 518 : « et la pensée [est] une étincelle produite par le battement du cœur » ; C. Larcher, *Le Livre de la Sagesse, op. cit.*, t. I, p. 212 : « et la pensée [est] une étincelle <produite> par le battement de notre cœur » ; G. Scarpata, *Libro della Sapienza, op. cit.*, t. I, p. 169 : « *e il pensiero non è che scintilla prodotta dal battito del cuore* ».

¹⁴ Parmi les éditions citées ci-dessus, celle de C. Marrone et la *Jerusalem Bibel* n'ajoutent pas de notes à cet endroit ; la *Bible de Jérusalem* (p. 871) met en note cette simple indication : « Allusion aux théories antiques sur l'origine de la pensée » ; les ouvrages de C. Larcher, p. 218-220, de G. Scarpata, p. 174-175, ainsi que le tome cité de l'*Anchor Bible*, p. 117, insistent longuement sur les conceptions mécanistes de l'origine de la pensée, avec de nombreuses références à la philosophie antique ; plus ancienne, la traduction de Reuss commente, p. 518 en note : « Cette phrase, on ne peut plus mal interprétée ordinairement [*scil.* à cause de *sermo* dans la Vulgate], est l'expression très-bien formulée du système matérialiste. [...] *La pensée* (et non pas, comme on traduit, la parole), qui doit prouver la réalité d'un élément spirituel dans la personne humaine, n'est également [*scil.* au même titre que le « souffle » précédemment évoqué] qu'un effet des forces de la matière. »

¹⁵ Éd. Ziegler, citée, p. 98 (*cf.* éd. Rahlfs, citée, t. II, p. 346). Selon l'apparat de Ziegler, cette variante figure dans cinq mss, parmi lesquels un *Parisinus*, dont il est question ci-après ; les autres sont les suivants : Milan, Ambros., B 68 sup., x^e s. ; Patmos, Ἰωάννου τοῦ Θεολόγου, 209, XIII^e s. ; Vienne, Nationalbibl., *Theol. gr.* 199, XVI^e s., et Athos, Λαύρα, 355, XII^e s. ; elle figure en outre dans un ms. du *Commentaire du Livre de la Sagesse* de Matthieu Cantacuzène, *Vat. gr.* 1233. Aucun de ces manuscrits ne semble avoir été à la portée de Budé à l'époque considérée. Les manuscrits portant la variante ὀλίγος sont indépendants les uns des autres ; selon l'adage *recentiores, non deteriores*, il convient de rappeler qu'ils pourraient avoir été copiés sur des modèles beaucoup plus anciens, actuellement perdus.

rapporta de Naples 1498 avec d'autres manuscrits ; d'après les catalogues, il se trouvait à Blois jusqu'en 1544 et l'on peut supposer que Budé, helléniste proche de la cour, y eut accès¹⁶. Ce manuscrit du xiii^e siècle ne contient de la Septante que les *Proverbes* (f. 1), l'*Ecclésiaste* (f. 29), le *Cantique des Cantiques* (f. 39v), la *Sagesse* (f. 44v) et le *Siracide* (f. 63) ; or, parmi les livres de l'Ancien Testament, ce sont ceux que Budé cite le plus souvent en grec dans les *Annotations aux Pandectes* comme dans le *De Asse* ou les *Commentaires de la langue grecque*¹⁷.

En outre, dans ce même passage, la forme citée par Budé, ἐγενήθημεν, rare et issue de la conjugaison de γίγνομαι, remplace un initial ἐγεννήθημεν, avec deux ν, forme assez banale de γεννάω. Cette correction semble avoir été introduite par Budé dès 1532, mais avec une coquille (ἐγγενή-) qui sera supprimée dans l'édition de 1541. Sans prendre en considération la coquille de 1532, l'hésitation entre les deux formes ἐγενήθημεν et ἐγεννήθημεν provient peut-être du manuscrit BnF, *grec*, 35 : il porte ἐγενήθημεν, mais avec un deuxième ν écrit, en guise de rectification, au-dessus de l'autre ν – d'après l'apparat de Ziegler, c'est le seul manuscrit qui a les deux formes, avant et après correction. Si Budé a consulté ce ms., il aurait d'abord accepté la forme « corrigée », puis serait revenu à la forme *difficilior* initialement écrite par le copiste ; cela implique qu'il aurait lu ce passage à deux reprises au moins. Bref, il y a toutes les chances que le *Grec* 35 de la BnF soit le témoin lu par Budé¹⁸.

Faut-il suivre Budé sur ce point ?

Au xvi^e siècle, la variante recommandée par Budé est présumée dans les traductions latine, puis française de la Bible que procura Sébastien Castellion : *et exiguam habeamus in cordis motione scintillam* (1551), « et n'avons qu'une petite étincelle au mouvement de notre cœur (1555), » tandis qu'en 1535 Olivétan avait signalé cette leçon en marge¹⁹. Elle n'a pas non plus échappé à l'humaniste et éditeur néerlandais Petrus Nannius (Pieter Nanninck, 1496-1557), qui s'en étonne dans son édition commentée du *Livre de la Sagesse* :

En s'appuyant sur je ne sais quel exemplaire, car il ne m'est arrivé de lire cela dans aucun manuscrit, Budé, au lieu de ὁ λόγος, écrit ὀλίγος en un seul mot, « et une petite étincelle dans le battement du cœur ». Leçon qui me convient au plus haut point, qu'elle provienne d'une conjecture ou d'un témoin manuscrit²⁰.

¹⁶ Voir Henri Omont, « Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Blois – Premier catalogue (1518) » et « Dernier catalogue (1544) », dans Id., *Catalogues des manuscrits grecs de Fontainebleau sous François I^{er} et Henri II*, Paris, Imprimerie Nationale, 1889, p. 348, n° 15, et p. 353, n° 32 ; le ms. BnF, *grec* 35 est consultable en ligne sur Gallica.

¹⁷ Après le *De Asse*, Budé évoqua à nouveau la question de l'« étincelle », entre autres, dans un long ajout aux *Annotations aux Pandectes*, lisible dans l'édition définitive parue en 1535 à Paris chez Robert Estienne, *Annotationes Gulielmi Budæi...*, p. 315 (voir aussi *Opera*, t. III, première partie, p. 237, et cf. la première édition, Paris, J. Bade, 1508, f. CXLIII^v). C'est dans l'édition d'Estienne des *Annotations aux Pandectes* que Jean Céard avait trouvé la référence à cette question de philologie biblique, dont il parle brièvement dans un important écrit : « Guillaume Budé, lecteur humaniste », dans Christian Jacob (dir.), *Des Alexandries II. Les métamorphoses du lecteur*, Paris, BnF, 2003, p. 233-242 (voir p. 241 et note 40). Je remercie Romain Menini de m'avoir signalé *in extremis* cet article qui avait échappé à mon attention et qui montre, une fois de plus, la prodigieuse étendue des connaissances du regretté Jean Céard.

¹⁸ Si Budé a cité d'autres passages de la Septante, appartenant à des livres de l'Ancien Testament non compris dans ce manuscrit, cela indique qu'il a vu d'autres exemplaires voire, dans un deuxième temps, la princeps aldine de 1518. L'identification présumée de cette source de Budé pour la *Sagesse* s'ajoute désormais à d'autres localisations très récentes que l'on peut lire dans R. Menini et L.-A. Sanchi, *L'Antiquité selon Guillaume Budé, op. cit.*, p. 201 (traités zoologiques d'Aristote traduits par Théodore Gaza) ; 210 (Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique* traduite par Rufin) ; voir aussi p. 65-66.

¹⁹ Voir, respectivement, *Biblia, interprete Sebastiano Castalione*, Bâle, Joannes Oporin, 1551, deuxième partie, col. 161 ; *La Bible (1555) nouvellement translattée par Sébastien Castellion*, Paris, Bayard, 2005, p. 1387 ; Pierre Robert Olivétan, *La Bible qui est toute la sainte Escripiture*, Neuchâtel, Pierre de Vingle, 1535, t. II, f. 21v : « et *la parolle comme l'estincelle pour esmouvoir nostre cœur » ; en marge « *Ou : petite estincelle ».

²⁰ *Sapientia Salomonis una cum scholiis, Petro Nannio Alcmiano interprete*, Bâle, Froben, 1552, p. 16-17 : *Budæus, nescio quo exemplari usus (nam mihi nihil tale uidere contigit in ullis codicibus), pro ὁ λόγος legit una dictione ὀλίγος, « et exigua scintilla in agitato cordis ».* *Quæ lectio mihi summopere placet : siue id ex diuinatione, siue ex fide codicum haustum sit.*

De plus, au ^{xix}^e siècle, on retrouve cette leçon déjà louée par Nannius chez le théologien Johann Friedrich Schleusner, auteur d'un *Novus Thesaurus philologicus-criticus sive Lexicon in LXX*, imposant dictionnaire critique des mots de la Septante, en cinq volumes, à l'entrée Λόγος : « [...] *Sagesse*, ii, 2 : où, à la place de ὁ λόγος, j'aimerais mieux lire ὀλίγος, avec Petrus Nannius et Budé dans les *Pandectes*²¹. » En grand connaisseur du texte biblique grec, Schleusner vante en ces termes le bien-fondé de cette lecture remontant au ^{xvi}^e siècle. Dans de telles conditions, faut-il tenter de sauver notre variante, *lectio difficilior* donc *potior* par rapport à ὁ λόγος, pourtant assez mal attestée dans les témoins connus de la *Sagesse* ? Sans oser trancher une question qui demeure du ressort des spécialistes, on peut néanmoins rappeler que, de la confusion entre ὀλίγος et λόγος (dans notre cas au nominatif et précédé de l'article ὁ accolé en *scriptio continua*) existent plusieurs exemples, notamment dans les écrits de la Septante étudiés par Joseph Ziegler²². Bien souvent, ces confusions tournent à la faveur de l'adjectif ὀλίγος : dans la *Sagesse*, xii, 2, l'expression κατ' ὀλίγον est concurrencée dans les manuscrits par κατὰ λόγον ou κατὰ μικρόν, que Ziegler place en apparat ; dans l'écrit parallèle, mais disposant d'une source en hébreu, le *Siracide*, au verset 13 du chapitre xx, le tour ἐν ὀλίγοις est adopté par ce philologue sur la base d'un seul témoin (écrit en minuscule), les autres donnant soit λόγῳ, soit λόγοις. Même chose au verset 27, à ceci près que Ziegler adopte ἐν ὀλίγοις sans manuscrits à l'appui, mais simplement en se fondant sur le parallèle avec le verset 13, car le groupe de mots est à peu près identique²³. Enfin, le même Ziegler revient sur ces confusions dans deux articles, surtout dans le plus récent d'entre eux (1964), où il argumente en faveur de la bonté des leçons avec les formes d'ὀλίγος, alors même qu'il existe des variantes dans l'original hébreu comportant le terme *davar* « parole, mot » (donc λόγος / *sermo*), à propos d'un passage du *Siracide* où apparaît l'expression grecque abrégée ἐν ὀλίγοις, « en peu de (mots²⁴) ».

En somme, cette variante rare et tardivement attestée, trouvée par hasard et défendue par Guillaume Budé contre le texte latin de la Vulgate, aurait des chances d'être la bonne. Dans ce cas, la leçon erronée serait ὁ λόγος σπινθήρ et elle pourrait s'avérer fort ancienne, ayant tôt occulté le mot d'origine dans la plupart de la tradition conservée. En adoptant cette

²¹ *Novus Thesaurus philologicus-criticus sive Lexicon in LXX*, t. III, *Pars tertia, Z-M*, Leipzig, Weidmann, 1820, p. 488 [cf. éd. Londres, 1829 (3 vol.), t. II, p. 388] : *Sap. II, 2, ubi pro ὁ λόγος cum Petro Nannio et Budæo in Pandectis legere mallet ὀλίγος*. Sur cette mention des *Annotations aux Pandectes* au lieu du *De Asse*, voir ci-devant, note 17. On peut ajouter, en amont, l'érudite Augustin Calmet, auteur d'un *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (Paris, Pierre Émery, 1707-1716), source possible de Schleusner en raison de la référence aux *Annotations aux Pandectes*, bien que Calmet ait préféré la leçon traditionnelle. Dans le tome consacré à la *Sagesse* (*ibid.*, 1713, troisième partie), on lit, p. 337, à la note f : *Quidam libri : ὀλίγος σπινθήρ, « parva scintilla »*. Ita Bud. In *Pandect. et Petr. Nannius [sic] hic. Alii : Et sermo scintilla. Sed plerique, et melius, ὁ λόγος σπινθήρ*.

²² Après Ziegler, qui ne fournit pas de motif explicite à son choix de laisser en bas de page la variante ὀλίγος, Larcher l'écarte au motif qu'elle « est une corruption secondaire de *ho logos* » (C. Larcher, *Le Livre de la Sagesse*, *op. cit.*, p. 218). Cette conclusion semble d'autant plus hâtive que les explications à suivre, *ibid.*, sur le sens du passage en question frôlent la pétition de principe : « Ce mot [*logos*] [...] doit désigner [...] “la pensée” [et non “la parole”], à cause de la présence du mot *spinthēr*, car seule la pensée peut être assimilée à une étincelle, à une lueur soudaine et transitoire. Cette étincelle jaillit “au mouvement du cœur”, en *kinēsei kardias* [...] » Traduction qui inverse le sens de la phrase : ce n'est plus l'étincelle qui fait battre le cœur, mais le « mouvement » de celui-ci qui la fait « jaillir »... puisqu'elle est « pensée » ; à ce propos, Larcher analyse le sémitisme ἐν de la manière suivante, p. 218-219 : « Que *en* soit instrumental (“par” hébraïsme ; “à l'occasion, en conséquence”) ou temporel (“pendant”, “tant que bat le cœur”), il y a un rapport de dépendance entre les battements du cœur et cette étincelle qu'est la pensée. »

²³ *Septuaginta. Vetus Testamentum græcum auctoritate Societatis litterarum Göttingensis editum*, t. XII/2 : *Sapientia Iesu Filii Sirach*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1965, p. 217 ; 219.

²⁴ Voir J. Ziegler, *Sylloge. Gesammelte Aufsätze zur Septuaginta*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1971, p. 44, dans l'art. « Textkritische Notizen zu den jüngeren griechischen Übersetzungen des Buches Isaias » (= 1939, p. 79) ; p. 645-646, dans l'art. « Ursprüngliche Lesarten in griechischen Sirach » (= 1964, p. 472-473). À propos des deux passages du chapitre cité de *Siracide*, Ziegler note, p. 647 (= 473) : « An beiden Sirach-Stellen ist ὀλίγοις ursprünglich. [...] 20, 13 liegt in H [scil. le texte hébreu] eine Dublette (ebenso 37, 20) dbr = bm't vor : bm't = ἐν ὀλίγοις ist primär, dbr = λόγῳ ist sekundär. [...] Wie ist die Dublette in H einstanden ? Wahrscheinlich an seiner Randglosse dbr zu bm't, die dann in den Text geraten ist. B alii haben dbr mit λόγῳ wiedergegeben, das im Anschluss an das ursprüngliche ὀλίγοις in den Plural λόγοις gesetzt wurde. Oder ist dbr eine Rückübersetzung von λόγῳ ? »

hypothèse, on aboutit à un verset ii, 2 de la *Sagesse* bien moins curieux, certes, mais sans doute aussi plus plausible et fluide.

Luigi-Alberto Sanchi
Cnrs – Institut Jean Gaudemet, Paris